## CHAPITRE V

SUITE DE CETTE ÉVOLUTION ABOUTISSANT A LA HAINE.

Si le pacte conjugal suscite entre les deux époux une guerre perpétuelle, il les achemine également, soit ensemble, soit isolément, vers les vices les plus regrettables, vers les passions les plus funestes. Car l'opposition des maris vertueux aux célibataires pervertis est un des plus jolis mensonges sur lesquels repose notre éducation. Le spectacle impartial du monde prouve, au contraire, que le mariage est la source de toutes les maladies morales et physiques.

Ne pouvant plus trouver le bonheur dans l'amour permis, le mari et la femme ne tarderont pas, en dehors de leurs adultères réciproques, à chercher des consolations dans les jouissances secondaires. Le plaisir de la table est un de ceux qui souriront le plus vite à leur paresse, à leur besoin de tranquillité. Abandonnant les nobles organes créateurs de la volupté, devenus à peu près inutiles. leur sensualité se réfugiera dans l'estomac. Ils goûteront une joie bestiale à prolonger l'heure des repas, à manger des plats compliqués, à boire au delà du besoin. La gourmandise deviendra vite une passion maitresse, d'autant plus néfaste qu'elle paraît anodine, d'autant plus tyrannique qu'elle exige la progression. Ses ravages ne tardent pas à se manifester.

Le visage perd sa finesse, le ventre

prend des dimensions informes, l'esprit s'alourdit, le regard s'éteint, la vieillesse arrive avant l'âge. Toutes les maladies résultant d'une trop forte nutrition: l'eczéma, la gravelle, la goutte transforment le corps en un objet de laideur, en une machine de souffrance. L'intelligence, n'étant plus éperonnée par le désir du sexe, s'engourdit dans un matérialisme de bête de somme pour qui la pitance devient l'idéal le plus élevé.

Ce bien-être là, c'est celui de la grande majorité des époux, de ceux qui se résignent à leur sort, qui acceptent leurs chaînes. Pour eux, l'existence n'a plus d'inconnu, l'avenir est prévu comme l'emploi du temps dans un bagne. L'état de leur embonpoint marque les degrés plus ou moins rapides de leur double déchéance.

Mais tous ne se contentent point des joies de la gourmandise à domicile. Il en est pour lesquels leur ménage est un tel enfer qu'ils y séjournent le moins possible. Dès que leurs occupations les laissent libres, ils courent au café; et le soir, après diner, ils y retournent. Le cercle, le café, voilà le double refuge des maris. Ils s'y trouvent dans la proportion de trois contre un célibataire. Et cela se conçoit.

Le célibataire se complaît dans son intérieur, quelque modeste que soit cet intérieur. Il y vit avec lui-même. Le passage de sa maîtresse y a laissé un doux parfum d'amour; sa présence flotte dans l'atmosphère et son souvenir s'attache aux moindres objets. La solitude ne lui pèse pas; elle a pour lui ce charme du recueillement qui succède aux grandes voluptés. Les agitations de l'Univers, les rumeurs vaines des foules ne franchissent point son huis-clos; car il sait bien qu'ici-bas le seul bonheur réel est d'aimer et d'être aimé. Veut-il travailler?... Il pourra tranquillement s'atteler à la besogne, sans

crainte d'être dérangé par le bavardage futile et intempestif d'une femme. Éprouve-t-il le besoin de sortir?... Il connaîtra les longues promenades en liberté, sans but, avec le seul plaisir de pourchasser l'inconnue dont le sourire l'a séduit au passage. Le café ne sera pour lui qu'un lieu de rendez-vous; tandis que pour l'homme marié c'est un second intérieur, un autre chez-soi, dans lequel il trouve deux puissants dérivatifs à ses ennuis : la boisson et le jeu.

La boisson, voilà le grand consolateur de tous ceux qui souffrent et n'ont point l'énergie de surmonter leur douleur. Le liquide aux couleurs variées qui sourit dans leur verre leur apporte l'oubli et le rêve pour quelques heures. L'attrait du jeu donne à l'intelligence une pâture, aux nerfs une émotion, et prend ainsi l'envergure d'une véritable passion. Aussi, le mari dont la maison est devenue un enfer demande à l'ivresse et

aux cartes la part de bonheur dont le mariage l'a frustré. On devine aisément quels seront les ravages causés par ces funestes plaisirs. Ce livre n'a point pour but de les étudier. Il suffit seulement d'indiquer qu'ils sont l'une des nombreuses conséquences d'une institution dont notre civilisation se montre si fière.

Mais, dira-t-on, tous les maris ne s'adonnent pas à la gourmandise, à la boisson ou au jeu. Il en est qui, même lorsque l'amour a disparu, s'efforcent encore à aimer leur femme, à lui témoigner des tendresses, à rester pour elle un amant. Rien n'est plus vrai; je crois même que ceux-là sont la généralité, car j'incline pour toute chose à considérer les hommes comme bons, généreux et dévoués. Seule, la société est mauvaise et ses lois sont défectueuses.

Oui, un grand nombre de maris et de femmes, ceux-là surtout qui ont fait des ma-

riages d'inclination, s'ingénient à prolonger de quelques années, puis de quelques mois l'agonie de leur amour. Leur passé est si resplendissant, qu'ils s'accrochent désespérément à tous les souvenirs de ce passé avec l'espoir de le ressusciter. Et c'est alors qu'ils vérifient à leurs dépens cette théorie des fluides dont je me suis servi pour établir les Lois de l'Amour. Car, si des parcelles de tendresse sommeillent toujours dans leurs cœurs, si des besoins d'affection naissent encore dans leurs cerveaux, les divins fluides dont leurs deux êtres étaient les réceptacles sont épuisés sans espoir de retour, et leurs caresses avortent pitoyablement, à présent que le désir n'y préside plus. Ils veulent encore s'étreindre, mais ils ne retrouvent plus le fougueux élan passionnel de jadis. Et c'est alors qu'ils ont recours à tous les excitants de la volupté.

Ils commenceront d'abord par évoquer au

moment opportun l'image de celui ou de celle qu'ils voudraient posséder s'ils étaient libres. Oui, tandis que leurs lèvres prononceront des paroles de tendresse auxquelles leur cœur demeurera étranger, ils substitueront volontairement à la réalité présente l'illusion de leur rêve et accompliront ainsi un adultère virtuel. Cet adultère, si fréquent entre époux au bout de quelques années, passe forcément inaperçu, puisque nos esprits n'ont pas le don de double vue; mais il est autrement grave, autrement irrémédiable que l'autre, celui que les lois punissent et les morales réprouvent. Car il constitue l'unique crime d'amour. Qu'importe le contact des chairs, lorsque les âmes se sont épousées à travers l'espace! Ce n'est d'ailleurs pas un adultère sentimental; c'est bel et bien un adultère charnel, puisque la pensée agit sur les sens au point de déterminer le plaisir.

Si la femme ou l'homme trompés de la sorte soupçonnaient le mensonge dont ils sont la dupe heureuse, ils souffriraient les mille morts de la jalousie et cingleraient d'injures l'infidèle. Ils auraient raison de souffrir, mais tort d'accuser. L'infidélité n'a été qu'un pieux mensonge, et, seul le mariage est une fois de plus coupable en exigeant que deux êtres prolongent au delà des limites normales l'action des fluides dont la Nature les a doués l'un envers l'autre.

Mais les époux lassés ont encore recours à d'autres stratagèmes pour réveiller leur désir mort. Ils s'ingénient à simuler la nature en raffinant la volupté. Aussi peut-on dire que le mariage est la grande école de la dépravation. Loin de moi, certes, la pensée de restreindre l'acte conjugal à la conception dans laquelle le Christianisme l'a renfermé. Ce qui constitue la principale supériorité de l'homme sur les animaux, c'est d'avoir su trouver quelques variantes ingénieuses. Les esthètes de Rome et d'Athènes avaient raison en considérant le corps comme un chefd'œuvre pour lequel aucune adoration n'est superflue. Sous ce rapport, mon âme demeure profondément païenne. Mais, autant les caresses compliquées sont inoffensives et légitimes lorsqu'elles émanent du grand désir qui pousse deux amants à s'étreindre plus complètement, autant elles deviennent nuisibles quand elles ont pour but la suggestion de ce désir absent. Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de la déchéance prématurée de certains maris. Ceux-là aussi sont des victimes du mariage, car ils ont voulu se jouer de la Nature en prolongeant leur amour au delà des limites normales; et la Nature a pris sa revanche.

Certes, toutes ces conséquences désastreuses du pacte conjugal suffisent amplement pour condamner une institution dans laquelle le bonheur s'allie au malheur dans la proportion de un à dix. Elles ne sont rien cependant en comparaison de l'inimitié haineuse qui, de jour en jour, sépare les cœurs des époux et va, chez quelques-uns, jusqu'à la suggestion du crime. Pour comprendre la possibilité d'un tel état d'âme, que personne n'a jamais avoué mais que bon nombre de conjoints ont connu, il ne faut pas craindre de pousser la psychologie conjugale jusqu'aux extrêmes limites de l'analyse et de l'observation. Il faut également ne pas s'arrêter au sens incomplet et grossier des mots et chercher les nuances multiples qu'ils permettent de définir. Alors, la vérité que je viens d'énoncer un peu brutalement apparaîtra dans toute sa douloureuse exactitude.

Il est évident que, sauf de rares exceptions dont je n'ai pas à m'occuper ici et dans lesquelles je ne fais pas entrer l'adultère, le mariage n'a jamais armé le bras d'un assassin. Mais il serait puéril de ne condamner le crime que lorsqu'il se manifeste par l'action et de le négliger si ses effets ne dépassent pas le monde mystérieux que chacun porte en soi. Devant l'Infini, l'action et la pensée se confondent et se valent. Si, dans notre univers restreint, elles ne s'identifient pas toujours, cela tient à des causes extérieures qui n'altèrent en rien leur parité nouménale.

Or, lorsqu'entre les conjoints les relations deviennent de plus en plus tendues, lorsque de part et d'autre on formule des vœux de liberté, il est bien évident que l'idée de la mort apparaît comme une solution possible et heureuse. Sans doute, ni l'homme ni la femme ne se résoudront à l'accomplissement du crime; les âges barbares sont révolus et la vue du sang répugne à ces civilisés. Je vais même plus loin dans mon optimisme et je crois que si ces ennemis irréconciliables pouvaient se détruire sans être inquiétés, en

pressant de leur main gantée sur un bouton, à la façon dont on appelle au téléphone, ils n'accompliraient pas ce geste cruel, car une bonté triomphante les en empêcherait. Non, je le répète, leur vertu ne réside pas uniquement dans la peur du gendarme; elle a ses racines dans la sensibilité même de leur âme. C'est là, si on le veut, un raffinement détourné de l'égoïsme. Je le reconnais bien volontiers; mais un tel égoïsme, par ses conséquences utilitaires pour l'Espèce comme pour l'Individu, constitue l'un des plus beaux progrès de la civilisation. La crainte des fantômes, apparaissant sous la forme des remords, a remplacé celle de la maréchaussée.

Mais, si l'homme et la femme n'ont plus la sauvagerie nécessaire à l'accomplissement, même imaginaire, de l'acte criminel, cela ne signifie point qu'ils n'en aient pas la pensée au cours des heures douloureuses de leur martyrologe. Cette pensée ne revêtira point

la forme brutale que je lui prête, mais elle s'insinuera perfidement en s'abritant derrière l'éventualité des accidents. J'entends par là que l'un et l'autre s'habitueront à envisager non seulement sans tristesse, mais plutôt avec joie, la possibilité de leur veuvage. Or, l'idée du veuvage, impliquant celle de la mort, révèle de la part de celui qui la conçoit un état d'âme parfaitement criminel. Le reste importe peu ; ce n'est plus qu'une question de nuances.

Ainsi, par le seul fait de l'existence du Mariage, notre humanité se trouve rétrograder parfois jusqu'aux jours ténébreux de sa sauvagerie originelle. Et si, en dépit des sollicitations perfides qui l'assaillent, la créature terrestre résiste à ses instincts ancestraux, cela tient à ce qu'à travers les âges, elle a acquis des trésors inépuisables de patience, de dévouement et d'abnégation.

La douleur, avec ses mille variétés, n'en

apparaît pas moins comme la conséquence logique et fatale du Mariage. Or, pour aboutir à cette évidence, j'ai envisagé volontairement l'union idéale, celle des conjoints puissants en jeunesse et en beauté, aux destinées desquels l'amour préside. L'impartiale analyse de leur commune existence donne trois ou quatre ans de bonheur, puis des années infinies de souffrance. Que serait-ce donc si j'avais pris des époux indifférents l'un à l'autre, dès le premier jour de leur noce?...

Je n'ignore pas que dans la pensée des jurisconsultes, pensée ratifiée par un grand nombre de personnes, les idées de mariage et d'amour sont loin d'être indissolubles. Si la passion existe entre les époux, c'est tant mieux; mais si elle est absente d'autres mobiles peuvent la remplacer. Dans certain monde, la nécessité d'unir deux noms ou deux fortunes prime toute considération. Cette conception en vaut peut-être une autre; les

épousailles ainsi conçues sont simplement des associations, nobiliaires ou commerciales, qui peuvent avoir leur utilité, voire même leur charme.

Seulement, que devient l'Amour ?... Il ne faut pas oublier qu'au seuil de cet Évangile. l'observation de l'Humanité nous a amené à proclamer « la vitalité universelle de l'Amour ». Et si nous avons étudié le Mariage - qui en soi-même nous intéresse médiocrement c'est parce que nous avons constaté que les Lois et les Religions l'ont institué précisément pour répondre à ce grand besoin d'amour. Mais alors, ce dilemme s'impose : Ou le Mariage est la sanction de l'Amour, et dans ce cas nous venons de voir que l'union la mieux comprise aboutità des calamités sans nombre. Ou le Mariage doit être envisagé comme l'association de deux êtres unis par des intérêts matériels ou par des affinités intellectuelles, et alors il faut reconnaître à ces conjoints la liberté de chercher hors de leur foyer les joies du cœur et de la chair. Donc, quelle que soit l'hypothèse que l'on adopte, on en arrive logiquement à la condamnation du Mariage tel qu'il existe actuellement.

Eh bien! je le demande en toute sincérité, n'est-il pas permis d'espérer que l'énigme amoureuse de la vie a d'autres solutions que celles adoptées jusqu'à ce jour par l'ensemble des civilisations? Pour ma part, je demeure profondément convaincu de l'affirmative. L'essentiel est d'avoir le courage de les rechercher. Il faudra sans doute détruire quelques préjugés admis depuis des temps immémoriaux comme des vérités immuables. C'est là une loi fatale qui veut que l'Avenir s'édifie sur les ruines du Passé. Nos pères pouvaient se résigner à leur sort, car ils étaient encore trop éloignés des horizons nouveaux que nous apercevons. Une telle résignation ne nous convient plus; en montant le calvaire des siècles, l'homme a acquis le droit d'augmenter ses possibilités de bonheur. La légende du Christ résume le grand symbole de l'Humanité; comme Lui, depuis ses lointaines origines, Elle agonise sur le Golgotha et chaque heure de son agonie lui donne une parcelle de divinité. Sans doute, les époques de transition ont été douloureuses; mais la Transfiguration sera glorieuse, car une fois l'effort accompli, l'Univers s'équilibrera dans une harmonie plus complète, jusqu'au jour de l'harmonie totale qui semble être le but des manifestations vitales à travers l'Espace et le Temps; et ce jour-là le Fils du Père aura réalisé ici-bas le Royaume de son Père.

## CHAPITRE VI

L'AMOUR A-T-IL POUR BUT UNIQUE LA CRÉATION?

J'ai négligé jusqu'ici la présence de l'enfant, ainsi qu'on a pu le constater. Cette
omission était volontaire; car je n'ignore pas
que son existence complique singulièrement
la question des rapports entre les sexes et je
reconnais avec bonne grâce qu'elle est la
principale pierre d'achoppement, pour ne pas
dire la seule, que rencontre toute théorie
visant à l'émancipation absolue de la femme.
Toutefois, je ne crois pas que la présence de